

A close-up, profile view of a woman's face and hands. She is wearing a grey, textured dress with a white lace collar. She is holding a piece of paper with handwritten text, which she is reading. The background is a soft, out-of-focus landscape with green and blue tones.

Inès de Kertanguy

# Intimes confidences

roman

Tallandier



Intimes confidences

## Du même auteur

### ROMANS

*Un dernier tour de valse*, Paris, Tallandier, 2016 ; « Le Livre de poche », 2018.

*Les Héritiers de Kervalon*, Paris, Albin Michel, 2013 ; « Le Livre de poche », 2015.

*L'Eau glacée de la rivière*, Paris, Hugo, 2012.

*J'ai douze ans... et je vis enfermé dans la soupenne*, Paris, Hugo, 2010.

*La Griffes du diable*, Paris, Éditions du Rocher, 1990.

*L'Été éclaté*, Paris, Éditions du Rocher, 1989.

### BIOGRAPHIES

*Madame Vigée Le Brun. Amie et portraitiste des reines*, Paris, Tallandier, 2015.

*Madame Campan. Première femme de chambre de Marie-Antoinette*, Paris, Tallandier, 2013.

*Léonora Galigai. L'âme damnée de Marie de Médicis*, Paris, Pygmalion, 2005.

*La Reine mère d'Angleterre*, Paris, Tallandier, 2000.

Inès de Kertanguy

# Intimes confidences

*Honoré de Balzac et la duchesse d'Abrantès*

*roman*

Tallandier

© Éditions Tallandier, 2018.  
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris  
[www.tallandier.com](http://www.tallandier.com)  
ISBN : 979-10-210-3284-2

*À Michèle Balaï,  
afin que ces « intimes confidences » rappellent  
les nôtres commencées à l'âge de onze ans et qui  
jamais ne cessèrent malgré le temps, l'éloignement.  
À notre amitié, à notre enfance.*

*À ma fille Nolwenn,  
la toute première lectrice de ce roman.*

*À Serge,  
que je considère comme un fils.*





« C'est l'âme qui se souvient et non la mémoire qui se rappelle. »

Laure Junot, duchesse d'Abrantès

« Je suis inexplicable pour tous, nul n'a le secret de ma vie, et je ne veux le livrer à personne. »

Honoré de Balzac



## Prologue

*Janvier 1825, Versailles*

En cette nuit d'hiver, la porte d'entrée claqua.

Dans la rue déserte, le jeune homme pressa le pas. Il était en retard. Très en retard. Du quartier Notre-Dame à Versailles, il devait se rendre rue de Montreuil, à une quinzaine de minutes de marche.

Avec ce temps humide et froid, les habitants s'étaient calfeutrés chez eux.

Avenue de Saint-Cloud, il croisa un fiacre et vit au loin passer quelques silhouettes emmitouflées.

Essoufflé, il fit une halte pour reprendre haleine. Sous le bec de gaz, il tira sa montre : bientôt dix heures.

– Déjà ! s'exclama-t-il.

Mais, loin de se laisser abattre, il reprit sa course. À une intersection, il hésita, se trompa, rebroussa chemin et trouva enfin la rue de Montreuil. Il finit par s'enfoncer dans un chemin étroit, bordé de hauts murs. Le quartier était situé entre ville et campagne, de sorte qu'autour de lui tout était calme et silencieux.

Dans les derniers mètres, il courut presque. Il ne voulait pas, il ne devait pas, rater ce rendez-vous. Avant de repartir à Paris, il tenait à voir la duchesse d'Abrantès. Depuis qu'il l'avait rencontrée à un dîner que donnait sa sœur, son souvenir le hantait. Son intuition lui disait qu'il avait rendez-vous avec son destin.

Assise au plus près de l'âtre dans le salon de son hôtel particulier, Laure Junot, faite duchesse d'Abrantès par la volonté de l'Empereur, regardait par la fenêtre la lune s'élever au-dessus des arbres aux branches défeuillées par les vents.

Le froid enveloppait son âme et la solitude lui pesait. En début d'après-midi, elle avait accompagné ses deux filles à la diligence, appelée la Gondole, qui faisait la navette entre Versailles et Paris. Elles ne seraient pas de retour avant plusieurs jours.

Dix heures sonnèrent. Elle poussa un soupir et allait se décider à gagner sa chambre quand Auguste frappa à la porte :

– Madame la duchesse, un monsieur demande à vous voir.

– À pareille heure ? s'alarma-t-elle. Je n'ai pourtant pas entendu de voiture entrer dans la cour.

Son pouls s'était accéléré : serait-il arrivé malheur à un de ses enfants ?

Laure prit sur elle pour ne rien laisser paraître de son trouble.

Auguste fit quelques pas et, cérémonieusement, avança le plateau d'argent sur lequel était posée une carte de visite.

## PROLOGUE

– Madame la duchesse ne pouvait pas entendre, expliqua le valet, monsieur est arrivé à pied.

« À pied par ce froid et à cette heure tardive ? » s'étonna-t-elle encore.

Cette fois plus perplexe qu'inquiète, elle prit la carte et lut à haute voix : « Honoré Balzac. »

Auguste prit un air pincé :

– J'ai fait remarquer l'heure à monsieur, mais il a insisté. Il attend dans le vestibule. Je peux dire à monsieur que madame la duchesse s'est retirée dans ses appartements.

Laure réfléchissait : M. Balzac... Elle se rappela l'avoir rencontré à une soirée chez Mme Surville. Quoiqu'au premier abord elle l'eût trouvé vulgaire, cette première impression s'était vite effacée : le jeune homme s'exprimait avec une telle vivacité, un tel feu... Que pouvait-il bien lui vouloir ? Intriguée par cette survenue, et trouvant la soirée maussade, elle se décida :

– Faites-le entrer, je vais le recevoir.



# PREMIÈRE PARTIE





*En son ermitage*

Tournée vers la glace qui surmontait la cheminée, Laure y vit une femme de quarante ans à la beauté épanouie. Dans un geste naturel de coquetterie, elle arrangea sa chevelure brune partagée en son milieu en deux bandeaux. Elle s'assit, réajusta son châle des Indes sur ses épaules, eut encore le temps de lisser les nombreux plis de sa robe avant que la poignée de la porte ne s'abaissât.

– M. Balzac ! annonça Auguste avec emphase.

Retrouvant ses habitudes du grand monde, la duchesse plaqua un ravissant sourire sur ses lèvres, puis examina le jeune homme qui s'approchait. Elle reconnut aussitôt la silhouette épaisse, les traits du visage comme taillés à coups de serpe, les cheveux drus maintenus en arrière que la « gomina » ne réussissait qu'imparfaitement à discipliner. Elle tendit une main que son hôte baisa avec empressement et, quand celui-ci releva la tête, elle fut charmée par le regard qui, loin d'être intimidé, cherchait le sien.

D'un geste, elle l'invita à prendre place sur le fauteuil qui lui faisait face, mais soit que son visiteur n'eût pas compris, soit qu'il n'eût pas voulu, il resta debout.

– Madame, pardonnez l'heure tardive à laquelle je me présente. J'habite à Paris et, quand je suis de passage à Versailles, je loge chez mes parents. Après le souper, des connaissances se sont présentées et ce contretemps explique que je n'ai pas pu m'échapper avant neuf heures... Ajoutez à cela que je me suis perdu en me rendant à pied chez vous.

Sa voix enfla :

– Mais aussi, dès la tombée de la nuit, Versailles, à l'égal de nos plus misérables villes de province, se déguise en ville fantôme. Je n'ai pas trouvé âme qui vive pour me guider !

Le jeune homme marchait de long en large, débitant ses phrases sans reprendre haleine. Son timbre de voix sonore aurait réveillé un mort. Cette fougue étonnait Laure, mais l'amusait plus encore : voilà plusieurs minutes que ce monsieur était entré dans son salon et elle ne savait toujours pas la raison de sa visite. Soudain, comme s'il avait deviné ses pensées, il se planta devant elle et dit tout à trac :

– Comprenez, madame, qu'il m'aurait été impossible de quitter Versailles sans vous avoir rendu visite. Duchesse d'Abrantès, quel nom magnifique ! À quelle gloire, à quelle épopée il se rattache ! Ses trois syllabes résonnent encore des tambours victorieux de l'Empereur ! Et voilà que je me retrouve devant vous qui avez vécu ces temps héroïques !

– Monsieur, je crois que vous allez me donner le tournis à force d’arpenter mon salon tel un fauve en cage.

Le calme de la maîtresse des lieux, son sourire légèrement moqueur eurent pour effet de sortir le jeune homme de son rêve éveillé. Après un silence et quelques hésitations, il accepta enfin de prendre place sur le siège désigné.

– Fort bien ! À présent, que puis-je vous offrir ?

– Deux ou trois tasses de café bien noir...

– Je vous signale que dix heures viennent de sonner.

– Cette nuit, il me faudra encore veiller... Quelques articles à écrire pour les journaux. Rien de bien intéressant, juste de l’alimentaire.

« Des articles ? » se dit-elle, intriguée. Elle n’insista pas mais se promit de revenir sur la question dès qu’elle aurait apprivoisé son visiteur. Elle se leva, alla tirer le cordon de sonnette. Le valet se présenta.

– Une cafetière pleine d’un café serré, une verveine et des bûches car le feu se meurt. Et maintenant, monsieur, dites-moi la raison de votre visite ?

La réponse fusa :

– Je suis venu vous écouter, madame.

– M’écouter ? Mais de quel sujet suis-je censée vous entretenir ?

– Napoléon.

– Vraiment ? Le propos promet d’être vaste.

– J’ai tout mon temps.

Devant un tel aplomb, elle ne put s’empêcher de rire.

Surpris de trouver pareil naturel chez une si grande dame, Balzac demeura quelques secondes déstabilisé puis,

se laissant entraîner, il éclata à son tour d'un rire formidable.

Auguste entra. Imperturbable, il posa le plateau, remit plusieurs bûches dans l'âtre et prit congé.

– Je vous ferai observer, dit Laure, riant toujours, qu'il est tard et qu'une vie, même la plus banale, prendrait plusieurs heures à raconter.

Balzac retrouva d'un coup son sérieux :

– Ce soir, madame, parlez-moi de lui. Sorti de ce salon, je ne pourrai ni travailler ni dormir si vous ne m'avez rien dit du grand homme. Quand je songe que vous lui avez parlé dans la même intimité que notre causerie de ce soir, que vous l'avez connu enfant, que vous l'avez vu occupé des choses ordinaires de la vie, enfin que vous l'avez vu grandir, s'élever et couvrir le monde de son nom ! Vous êtes pour moi comme un bienheureux qui viendrait s'asseoir à mes côtés, après avoir vécu au ciel tout près de Dieu ! Vous êtes un trésor, une source inestimable, une bible. Depuis que je suis en âge de lire et de comprendre, cet homme occupe toutes mes pensées.

Laure railla :

– Mon cher, vous n'êtes pas le seul !

– Depuis que je vous ai été présenté, il n'y a plus une minute qui passe sans que je n'espère ce tête-à-tête.

Le ton suppliant du jeune homme eut raison de ses résistances.

– Bien, dit-elle, en lui servant une première tasse de café, je vous parlerai de Napoléon, mais à une condition : je ne mettrai pas d'ordre dans mes pensées. Je laisserai mes souvenirs remonter à ma mémoire et vous les livrerai tels quels.